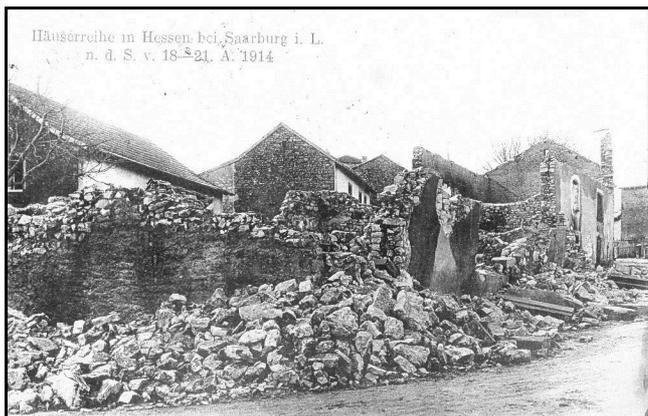


L'incendie découpait sur sa pourpre ardente un pigeonnier au toit pointu. Une fusillade rageuse entourait les flammes. C'était une nuit de la guerre éternelle, la nuit de guerre toujours pareille depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui se battent. (...)

Le régiment monta les pentes opposées, atteignit les maisons, s'arrêta dans l'herbe profonde et glacée. Un air hostile nous entourait. Les flammes étiraient leurs crinières sur de lointains villages. L'ombre massive semblait rouler sur nous des Vosges cendrées. Nous nous étendîmes sur le sol, on ne dort pas. Des brumes blanchâtres dansaient, se tordaient comme des linceuls, une lessive de linceuls.

Des soldats revinrent du village. Ils étaient entrés dans les granges. Elles étaient pleines d'ennemis blessés. Quelques coups de feu, proches, sonnèrent. Il faisait froid. Le ciel étalait ses étoiles extraordinairement proches et brillantes. Une curiosité ardente semblait pencher ces astres ignorants sur nos têtes. Le chemin de Saint-Jacques étirait vers le Sud sa chaussée d'argent. Ces astres, ces rois, ces dieux, et Jupiter et Vénus et Mars, habitants du nuageux Olympe (...) s'éloignèrent. L'aurore brûla ses doigts de rose aux flammes, hautes encore, des incendies. Je partis en patrouille, tandis que des batteries, graves et sourdes, déchaînaient dans le ciel la chevauchée des Walkyries. »



Häuserreihe in Hessen bei Saarburg in Lothringen / nach dem Schlacht 18. - 21. August 1914
Rangées de maisons à HESSE, près de Sarrebourg en Lorraine / après la bataille 18 - 20 août 1914

ARMÉE FRANÇAISE
HISTORIQUE DU 36^E RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE
CAMPAGNE 1914 - 1918 / Ouvrage collectif, anonyme
EXTRAITS

« Le 36^e RAC (ISSOIRE, Puy-de-Dôme) compte trois groupes et forme, sous les ordres du Colonel Thionville, assisté du Lieutenant-Colonel de Poilloué de Saint-Mars, l'artillerie de la 25^e Division d'Infanterie, grande unité à laquelle il reste attaché pendant toute la campagne. La 25^e Division, commandée par le Général Delétoille, fait partie du 13^e Corps d'Armée (Général Alix), partie de la 1^{ère} Armée du général Dubail. (...)

- ✓ 13 août : le Régiment, qui s'était porté sur RAMBERVILLERS, est alerté ; départ à 3 h ; traverse BACCARAT.
- ✓ 14 août : il s'engage devant MONTIGNY et ANCERVILLERS, éteint le feu de l'artillerie de campagne ennemie et reçoit le baptême du feu de l'artillerie lourde allemande sans éprouver de pertes sensibles. L'ennemi fléchit sous notre poussée. Il se retire sur la Sarre en incendiant les villages. L'aspect de la région est sinistre.
- ✓ Le 15 au soir, après la prise de HARBOUEY et de CIREY, le Régiment, sous une pluie torrentielle et par des routes encombrées, vient bivouaquer à CIREY et HAUTE-SEILLE.
- La retraite de l'ennemi se précipite. Dans la journée du 15, deux groupes, mis en position entre BARBAS et HARBOUEY, ont ouvert un tir progressif par concentration de feux sur une position d'artillerie lourde allemande, à 4 kilomètres N-E de BLAMONT, où l'on a vu tirer les obusiers, et y ont fait un carnage reconnu le lendemain par nos troupes. Dans CIREY, les Allemands pris de panique se sont battus entre eux avant d'abandonner la ville qui est pleine de leurs dépouilles.
- ✓ Le 16, le Régiment prend position au N-E de BERTRAMBOIS, enfilant la vallée de la Sarre blanche, et bivouaque sur place au-delà de la frontière. Le poteau frontière a été emporté sur un caisson. La poursuite continue.
- ✓ Le 17, le 36^e prend position successivement au nord de LORQUIN, puis au nord de NITTING.
- ✓ Le 18, la Division enlève la position de HESSE, et le Régiment vient passer la nuit dans le village.
- ✓ Le 19, l'infanterie de la division de Maud'huy atteint SARREBOURG. La 25^e Division est à sa droite et son artillerie l'appuie des hauteurs de SCHNECKENBUSCH et de la plaine au N-Est de NITTING.
- ✓ Le 20 août, après une nuit au bivouac dans la région NITTING - HERMELANGE, notre progression est enrayée et la retraite va s'imposer. violemment contre-attaquée, la Division de Maud'huy doit abandonner SARREBOURG. La 25^e Division fait tête à l'est de HESSE et sur les hauteurs de SCHNECKENBUSCH où le 1^{er} Groupe est en batterie. -

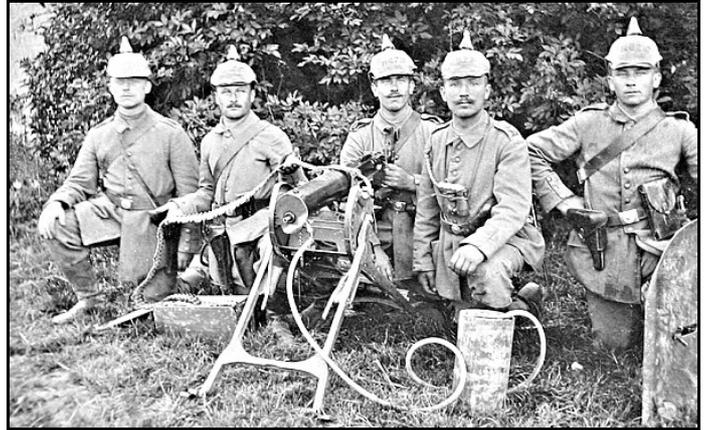
Forcé de se replier par la violence du feu ennemi, ce groupe se déploie à nouveau au sud du canal de la Marne-au-Rhin. Mais il est encore obligé de quitter cette position et traverse HESSE sous les obus. Tout le Régiment se trouve alors déployé aux alentours. Le poste de commandement est installé dans le clocher du village de HESSE, observatoire magnifique. Le Commandant Bachellerie peut régler le tir des trois batteries à la voix. L'artillerie ennemie éteint son feu. Le Cdt, dans le clocher, n'en continue pas moins à régler le tir de ses batteries qui creusent des vides profonds dans les rangs de l'infanterie ennemie que le Lieutenant-Colonel de Poillouë de Saint-Mars vient de lui montrer débouchant de SARREBOURG.

- Vers 12 h 30, le groupe est très violemment pris à partie par l'artillerie ennemie installée au sud de BUHL ; un caisson explose à la 4^e Batterie. Le tir de l'ennemi s'allonge sur le village. Les maisons s'écroulent de tous côtés. Le clocher atteint par un obus de gros calibre disparaît sous la poussière et les tuiles volent en éclats. Le Cdt de groupe est obligé de quitter son poste d'observation en prend un nouveau à la gauche du groupe, sommet de la cote 335.

- Vers 14 heures, ordre de prendre position de rassemblement au S. de HESSE - Exécution.



canon de 75 - soldats français



mitrailleurs allemands

- Le ravitaillement en munitions des batteries s'effectue par une route que balayent les obus ; les pertes sont sérieuses. Au sud du canal et contre le village de HESSE, dans une prairie, un groupe d'avant-trains, calme comme à la manœuvre, voit tomber tout autour de lui des rafales de 150 et 210 qui, éclatant dans la prairie marécageuse, éclaboussent tout le monde, mais ne blessent que quelques chevaux. « Ne faites pas attention, mes enfants, leur dit en riant le Lieutenant-Colonel Poillouë de Saint-Mars, qui passe à ce moment et réédite un mot célèbre, ce n'est pas de la merde qui tombe ! »

- Vers 15 h le groupe étant rassemblé reçoit l'ordre de réoccuper sa position. Le Cdt de groupe part en reconnaissance se faisant suivre par les trois batteries. Traversée du village fortement canonné en laissant des distances assez grandes entre les pièces.

A 18 h, le 1^{er} groupe reçoit l'ordre de se porter sur les positions qu'il avait occupées un moment au nord de HESSE, le matin. La batterie de tête du groupe parvient sur l'éperon de la cote 330 où elle éprouve des pertes cruelles et ne peut mettre qu'une section en batterie. Cette section réussit à ouvrir le feu ; mais elle ne peut se maintenir sur son emplacement et parvient à grand'peine à enlever ses canons.

- 18 h - Tir sur des mouvements de troupe vers BUHL.

- Vers 19 h - Cessation du tir.

Armée française



- Malgré les efforts de cette dure journée et un ravitaillement en vivres plutôt maigre, la confiance règne au Régiment. La Division a tenu solidement ses positions. On amène des prisonniers, et l'artillerie, fière de la besogne qu'elle a accomplie, est prête à reprendre l'attaque. Dans la nuit, de nouvelles positions sont reconnues pour établir tout le Régiment au nord de HESSE, vers la cote 330.

✓ Le 21 août, la retraite est devenue inévitable en raison de la situation générale et du redoublement de violence des attaques ennemies. A son grand désespoir, le Régiment reçoit l'ordre de se retirer par échelons. Toujours vigilant, il prend sous son feu les objectifs qui s'offrent à lui, réduit au silence des batteries ennemies, amène les avant-trains et change ses emplacements sous les obus.

- L'infanterie harassée accentue son repli. Les liaisons sont difficiles et précaires. Le chemin effectué dans l'enthousiasme de la poursuite doit être parcouru en sens inverse, en utilisant les arrêts pour faire subir des pertes à l'ennemi.

- A NITTING, il couvre la retraite de toute la Division, ne passant la Sarre Rouge qu'après que tous les éléments de la Division l'aient traversée, au milieu du village en flammes. A FRAQUELFING, il résiste encore sous un feu convergent de tous calibres et permet le repli de l'infanterie. Il ne réussit à se replier lui-même que grâce à une habileté de manœuvre et une bravoure admirables de tout le personnel, ne quittant la position qu'au moment où il va être encerclé par l'ennemi.

✓ Le 23, août, le Régiment bivouaque à RAMBERVILLERS et environs » (...)

DEUTSCHES HEER - ARMÉE ALLEMANDE
BESTE GELEGENHEIT ZUM STERBEN - LES CAHIERS D'UN SURVIVANT
Dominik RICHERT ; traduction de Marc SCHUBLIN ; édité en 1987
EXTRAITS

Dominik RICHERT



Le 16 octobre 1913, âgé alors de 20 ans, l'Alsacien Dominik Richert (1893-1977) est incorporé dans la « deutes Heer », l'armée allemande : 1^{ère} compagnie du 112^e régiment d'infanterie stationné à Mulhouse. Il est agriculteur à Saint-Ulrich (Haut-Rhin). Contre sa volonté, il devra combattre au sein de l'armée impériale. Il désertera en 1918 et retrouvera son village situé près de Mulhouse. Il se lancera alors dans la rédaction de ses souvenirs de guerre : France, Roumanie, Pologne et Russie. Huit cahiers seront écrits d'un seul jet, sans rature ou mot corrigé, puis rangés au fond d'un tiroir dans le grenier de sa maison. En 1987, ces pages seront découvertes aux archives militaires fédérales de Fribourg-en-Brigau par un jeune historien.

« Je fus incorporé à l'âge de 20 ans, le 16 octobre 1913, et affecté à la première compagnie du 112^e régiment d'infanterie, stationné à MULHOUSE, en ALSACE. En six mois, après le dressage habituel dans l'armée allemande, nous sommes passés de l'état de jeunes recrues à celui de vrais soldats. (...)

Le 30 juillet 1914, fatigués par nos activités, on alla se coucher de bonne heure. Vers dix heures du soir environ, la porte de notre chambrée s'ouvrit brutalement et l'adjudant de compagnie nous ordonna de nous lever aussitôt : la guerre était apparemment inévitable. Nous étions abasourdis et incapables de la moindre parole. La guerre, où, contre qui ? Bien sûr, tous réalisèrent très vite qu'il s'agissait de combattre la FRANCE. Soudain, l'un d'entre nous entonna le « *Deutschland über alles* », presque tous le suivirent et bientôt ce chant résonna dans la nuit, repris par des centaines de poitrines. Je n'avais pour ma part aucune envie de chanter, parce que je pensais qu'une guerre offre toutes les chances de se faire tuer. C'était une perspective extrêmement désagréable.

De même, je m'inquiétais en pensant aux miens et à mon village, qui se trouve tout contre la frontière et risquait donc la destruction. On nous donna l'ordre de faire notre paquetage au plus vite, et alors qu'il faisait toujours nuit, on se mit en marche vers la gare de HAUSEN, dans la vallée du Danube. Comme il n'y avait pas de train pour nous, nous sommes retournés au camp jusqu'au prochain soir, avant de rentrer à MULHOUSE, notre ville de garnison, dans un train bondé, serrés les uns contre les autres comme des harengs saurs dans un tonneau. On arriva à destination le matin du 1^{er} août 1914, à 6 h, et on se mit en marche vers la caserne.

Le 9 août au matin, on entendit les ordres : « *Préparez-vous ! Serrez les rangs !* » On repassa le pont et on pénétra dans la forêt de la Hardt. On ne nous dit pas ce qui se passait, ni où nous devons aller. Après toute une journée d'attente, tous les officiers durent se rendre chez le capitaine pour recevoir des ordres. Puis, chaque chef de groupe répercuta à ses hommes : « Les Français ont occupé la ligne HABSHEIM - BALDERSHEIM. Nous allons attaquer ce soir et devons les repousser. Notre régiment a pour mission de prendre d'assaut HABSHEIM, RIXHEIM et les vignobles situés entre les deux villages. »

Les rires et la bonne humeur disparurent aussitôt. Personne ne pensait survivre à cette nuit ; et l'on vit très peu de manifestations d'enthousiasme guerrier, de joie intrépide, toutes ces choses dont il est tant question

dans les brochures patriotiques. Il fallait se mettre en marche à présent. Au bord de la route gisait le premier mort, un dragon français qui avait reçu un coup de lance en plein cœur. Une vision horrible ; la poitrine sanglante, les yeux vitreux, la bouche ouverte et les mains crispées. (...)

(Long passage sur la Bataille de Mulhouse / 9 - 12 août 1914)

Le 12 août, on partit en direction du pays de Bade (...) Puis, le voyage reprit. Personne ne connaissait notre destination. Des bruits invraisemblables couraient : « On va dans le nord de la FRANCE, en BELGIQUE, en SERBIE, en RUSSIE ... » Tous s'étaient trompés car, à STRASBOURG, nous avons repassé le Rhin et, au petit matin, nous sommes descendus du train en gare de SAVERNE.

*Sur ce train militaire allemand,
on déchiffre ces inscriptions :*

« POINCARÉ OWEH ! OWEH ! »

« NICOLAUS BALD IST' S AUS ! »

« LANDWEHR AUSFLUG »

- La 1^{ère} s'adresse à Poincaré, président de la République française, et lui dit : « Attention il va t'arriver malheur ! »
- La 2^e est sans doute à l'intention du tsar de Russie, Nicolas II : « Nicolas, c'est bientôt fini ! »
- La 3^e : « Armée en excursion »



Aussitôt, nous avons escaladé le col de SAVERNE en direction de PHALSBOURG, en LORRAINE. C'était un très beau matin d'été et, par endroits, la vue sur la plaine d'Alsace était magnifique. Nous avons passé la journée à PHALSBOURG, mais sur le pied de guerre : on n'avait même pas le droit d'enlever nos bottes. Au loin, nous entendions tonner le canon. Ici aussi, il semblait se passer quelque chose. Vers le soir, nous nous sommes mis en route vers SARREBOURG.

Sur une crête, nous avons dû creuser des tranchées : c'était un véritable supplice car, avec nos petites pelles, il était très difficile de remuer ce sol argileux, dur, desséché. Devant nous, dans un vallon, se trouvait le village de REDING ; plus loin derrière, la petite ville de SARREBOURG. A la tombée de la nuit, un orage violent éclata sur la région ; il fit soudain très sombre et une pluie torrentielle se mit à tomber. Nous étions trempés ; l'eau s'était tellement amassée dans nos bottes qu'il nous était impossible de les vider. Nous nous tenions accroupis ou debout dans les champs, à grelotter comme des oies.

Un ordre claqua : « *Tous à REDING ! Vous cherchez un toit là-bas.* » Nous avons piétiné les champs détrempés, avant de parvenir enfin à la route qui menait au village. Celui-ci était tellement bourré de soldats que, longtemps, il nous fut impossible de trouver la moindre place sous abri. Ketterer, Gautherat, et moi-même nous efforçons de rester ensemble. Ketterer suggéra : « *Dans l'église, il y a sûrement de la place.* » Nous nous y sommes rendus, mais le même spectacle s'offrit à nous. Les soldats avaient allumé les cierges de l'autel, de telle sorte que l'église était passablement éclairée. Il y avait des soldats partout, sur les bancs, dans les allées ; certains s'étaient même couchés ou assis dans le chœur. Nous avons quitté l'église et enfin, à la sortie du village, avons atteint une maison aux portes closes. Des hussards campaient dans la grange voisine. On sonna, mais il ne vint personne. Ketterer frappa contre la porte avec son fusil, doucement d'abord, puis plus fort. Enfin, quelqu'un demanda : « *Qui est là ?* »

- *Trois soldats alsaciens, répondis-je, qui aimeraient bien trouver un toit. On se contenterait de dormir par terre.* » La porte s'ouvrit, on nous fit entrer dans la cuisine.

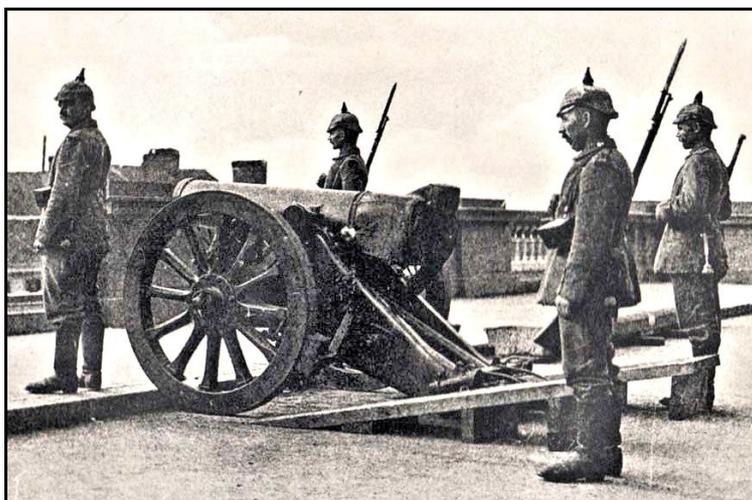
- *Mon Dieu, vous êtes trempés !* » s'exclama la femme. D'autorité, elle nous prépara du lait chaud, accompagné de pain, de beurre, que nous avons dégusté avec plaisir. Cette brave femme nous dit qu'elle n'avait qu'un lit de libre. Nous nous sommes alors déshabillés tous trois, puis glissés dans le même lit. La brave femme s'occupa de nos vêtements mouillés, les fit sécher contre le fourneau.

A notre réveil, le lendemain matin, tous les soldats avaient disparu du village. Nous avons appelé la femme, qui nous apporta nos habits secs. Elle nous retint pour le petit déjeuner. Chacun voulut lui donner un mark pour la remercier ; elle refusa. Nous nous sommes mis à la recherche de notre compagnie, que l'on trouva sur la hauteur où, la veille au soir, nous avions creusé la tranchée. Vers midi, on se mit en marche vers le village de BUHL. On fit une halte, on reprit la marche, et ainsi de suite. Des régiments bavarois d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie, en provenance du front, nous croisèrent. Personne ne savait où on en était. En fin de compte, nous avons fait nous aussi demi tour, avant de devoir creuser une tranchée dans un vallon marécageux, situé en lisière de bois, derrière le village de REDING. A perte de vue, des soldats alignés creusaient des tranchées.

On entendait des batteries. Bientôt, tous comprirent qu'il allait falloir arrêter les Français à cet endroit.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans incident. Le 18 août, des obus français tombèrent. Ceux qui s'enfoncèrent à proximité, dans le sol marécageux, n'explosèrent pas ; d'autres par contre, explosant sur le sol durci, éclatèrent avec grand fracas.

Dans la nuit du 18 au 19 août, les Français avaient occupé les villages qui se trouvaient devant nos lignes ainsi que le terrain les reliant. De notre côté, c'est tôt le matin que l'ordre d'attaque générale fut lancé. En un instant, tout rire, toute bonne humeur furent balayés. Tous les visages avaient la même expression anxieuse, tendue: « *Que va nous apporter cette journée ?* » Je ne crois pas qu'un seul d'entre nous ait pensé à la patrie ou à un quelconque autre mensonge patriotique. Le souci de sa propre vie faisait passer tout le reste à l'arrière-plan. La compagnie de cyclistes de notre régiment, forte d'environ 80 hommes, filait à vive allure vers REDING, sur la route qui, 500 mètres en contrebas de notre position, menait à ce village. A peine eut-elle disparu derrière les premières maisons qu'une fusillade endiablée se déchaîna. Excepté quatre hommes, toute la compagnie fut anéantie.



Canoniers allemands

Soudain le feu d'artillerie allemand éclata ; les Français ripostèrent. La bataille avait commencé. Le fusil chargé et le sac sur le dos, nous attendions les ordres, le cœur battant, agenouillés dans la tranchée. L'ordre vint : « *Le bataillon va s'avancer dans la tranchée, tête baissée, en direction de la route. Faites passer !* » Tous se mirent en mouvement, le haut du corps courbé en avant. Plusieurs obus français explosèrent à proximité immédiate de la tranchée, si près que l'on dut se jeter parfois à terre. Nous avons atteint la route, et progressé à quatre pattes dans le fossé qui la longeait. Mais l'artillerie française eut tôt fait de nous découvrir. Un sifflement soudain, un éclair sur nos têtes: un obus venait d'exploser. Mais personne ne fut touché. Boum, boum, boum ! A présent, ils se multipliaient. Des cris çà et là. Celui qui marchait devant laissa échapper un cri, s'affala, se tordit sur le sol, appelant désespérément au secours. J'en fus très remué. « *En avant, marche, marche !* » Tous avançaient en courant dans le fossé, mais les obus français allaient plus vite encore, et les pertes s'accumulaient.

« *Que le bataillon sorte sur la gauche, en tirailleurs par compagnie, écartés de quatre pas, déployez-vous, exécution, exécution !* » En moins de deux minutes, le bataillon s'était déployé ; au pas de course, on continuait d'avancer. L'infanterie française, toujours invisible, ouvrit un feu nourri. Il y eut de nouvelles pertes. A cause de la course et de l'émotion, les cœurs battaient à tout rompre. On attaqua la gare de REDING. Comme nous étions en surnombre, les Français durent décrocher. On fit quelques prisonniers. On dut rester allongés, à couvert, derrière le talus de la voie ferrée, ce qui nous permit de reprendre notre souffle. On entendait partout le grondement des pièces d'artillerie, l'éclatement des obus, le crépitement des mitrailleuses.

Je me disais : « *Ah, si seulement on pouvait rester couchés à couvert ici !* » Tu parles ! Un autre bataillon, venant de derrière, se déployait de notre côté. « *Premier bataillon, 112^e régiment d'infanterie, se déplace à couvert sur la gauche !* » On progressa dans un vallon, avant d'atteindre une forêt ; puis, on avança sur deux kilomètres environ, en arc de cercle autour du village de BUHL - lequel était vaillamment défendu par les Français - afin de l'attaquer de côté. »
(à suivre)

La suite paraîtra dans le « Hesse-Infos » N° 50 / Juillet 2016, ainsi que d'autres témoignages :

- x Le récit de Theodor Holmes, instituteur à Hermelange en 1914, otage des Français (34 mois de captivité)
- x La bataille de Sarrebourg, racontée par le Lt Blavet du 95^e Régiment d'Infanterie, armée française

Nous reviendrons également sur les bombardements du 20 août 1914 sur Hesse et vous présenterons le nom des dix victimes civiles de cette journée d'horreur que vécurent les Hessois.